

Souvenirs d'école, FAVJ du 9 octobre 1913 – article non signé mais de toute évidence de Samuel Aubert –



Ecole du Bas-du-Chenit, régente Audemars.

Souvenirs d'école.

Il n'y a pas longtemps, en faisant la revue d'une armoire, j'ai découvert parmi de nombreuses paperasses, un cahier bleu portant mon nom avec cette indication : Degré inférieur, 1^{re} année. Curieuse et quelque peu émue, je l'ai ouvert sur la première page, de petits bâtons

sont alignés ; puis viennent des rangées de o ; plus loin, de petites phrases comme celle-ci : Mimi a tiré la barbe à papa, papa a ri ! De temps à autre, dans la marge, on remarque quelque petite figure grimaçante, un chat aux jambes raides comme des baïonnettes. Le tout est illustré de traits à l'encre rouge, parmi lesquels revient le mot désespérant : Etourdie !

En un instant, j'ai revu le cadre où s'écoula mon enfance, les lieux où, pour la première fois, s'exercèrent de petits doigts maladroits : la salle d'école un peu sombre, éclairée seulement par trois petites fenêtres garnies de rideaux blancs. Contre les murs, blanchis à la chaux, les Règles de l'école, des portraits d'animaux tels que le cheval, l'âne, le bœuf, le lion. J'avais ma place tout au fond de la salle, près d'une grosse fille aux cheveux frisés, aux yeux hardis. Au pupitre, était assise la maîtresse, la régente comme nous disons à La Vallée. Elle avait une voix douce, des mains douces qui n'étaient pas faites pour donner des taloches. Et, en effet, elle en donnait si peu que sa classe était parfois dans un vrai désarroi. Il me revient aux oreilles un brouhaha dans lequel je distingue confusément un bruit de socques traînant sur le plancher, des chuchotements, des rires. Les garçons surtout faisaient beaucoup de tapage. Et, quand sonnait l'heure de la récréation, ils se ruaient sur la porte, s'élançaient dehors avec des cris perçants. Nous, les filles, nous les suivions plus tranquillement, parfois nous nous mêlions à leurs jeux, le plus souvent nous faisons entre nous des rondes en chantant à tue-tête : « C'était un vigneron » ou encore : « Nous sommes treize filles, treize filles à marier. »

Je me souviens des jours d'hiver, quand la bise soufflait avec rage, et que la neige, chassée violemment, formait des « menées » très hautes. Il fallait un certain courage pour braver les éléments et tenir tête à la bise furieuse. Quelques jeunes écervelés se faisaient une gloire de brasser à travers champs jusqu'à mi-corps pour en ressortir, tout enneigés. J'entends encore leurs bons rires.

Un de ces matins d'hiver, comme j'arrivais près du bâtiment d'école, je vis mes camarades réunis, riant et gesticulant. Tous s'élançèrent au devant de moi : « Hourrah ! la régente est malade, nous n'aurons pas d'école aujourd'hui. Et moi, de me joindre à l'allégresse générale. Cet âge est sans pitié ! »

L'évènement le plus important de notre vie scolaire, c'était la « visite » qui se faisait en mars. La solennité de ce jour est marquée par une exhibition de tabliers neufs et par une gravité inaccoutumée sur nos visages d'enfants. À peine sommes-nous assis, que la porte s'ouvre et que le Président de la Commission des écoles fait son entrée. Nous nous levons tous, comme mûs par un ressort, en criant d'une voix retentissante : « Bonjour Monsieur ». La régente descend de son pupitre, et gracieusement en rougissant un peu, vient saluer le directeur. Celui-ci déploie une grande feuille et nous donne les instructions nécessaires. Il s'agit de répondre par écrit, puis oralement, à une série de questions. La dictée nous réserve de jolies petites surprises dans les mots : charrue, colline, travaux, animaux. Ces pauvres mots sont bien malmenés par nous, « charrue » perd invariablement un de ses membres.

L'épreuve finale consiste dans la lecture suivie d'une récitation. Les titres des poésies sont écrits sur de petits carrés de papier blanc, étalés devant nous. Il s'agit de choisir le bon ! Une sorte de mystère flotte autour de ce pupitre, de ces billets tous égaux en apparence, et nos cœurs battent d'appréhension. Les écoliers qui ont du « toupet » et pas beaucoup de savoir, s'avancent hardiment, prennent le premier sujet qui leur tombe sous la main, et se lancent dans leur récitation, quittes à s'embrouiller dès les premiers vers. D'autres, plus avisés, hésitent, consultent du regard la régente qui se tient debout près de l'examineur, et joue nerveusement avec sa chaîne de montre. Car, pour elle, ce n'est pas un jour de fête, loin de là, et lorsque un de ses bons élèves, paralysé par la timidité, reste bouche bée, c'est un surcroît d'ennui et de déception.

Mais ce jour-là, comme tous les jours pénibles, avait une fin. La porte se fermait à double tour pour trois bienheureuses semaines. La maîtresse, fatiguée, allait détendre ses nerfs et retremper son courage dans son village natal. Nous, ses élèves, insouciantes et joyeux, nous oublions, dès le premier jour de vacances, les petits tracassés de l'école. Oh ! les bonnes parties de cache-cache, la cueillette des perce-neige, la découverte des morilles savoureuses ! Puis, ces trois semaines ayant fui comme l'éclair, nous

nous retrouvions sur nos bancs. Une étape
était franchie, nous avions monté d'un degré.
Le cœur gonflé d'un légitime orgueil, nous
regardions, avec un peu de dédain, les « petits »
qui entraient.
